

**Philippe P. Bonolas\***

AEFE – Université de Belgrade, Serbie

PORTÉE ET SENS DE LA RECRÉATION MÉMORIELLE  
DANS L'ŒUVRE DE FRANÇOISE ENGUEHARD  
*L'ÎLE-AUX-CHIENS*

**Résumé**

Roman à portée mémorielle, *L'Île-aux-Chiens* s'inscrit assurément dans la longue tradition des romans historiques telle que Georg Lukacs a pu la définir. Ce roman retrace un moment de l'histoire de la pêche hauturière sur les Bancs de Terre-Neuve, celui où la France va abandonner ses droits sur la French Shore en compensation de territoires d'Afrique équatoriale. L'aspect complémentaire de cette pêche saisonnière à la morue est celui de l'émigration temporaire de l'ouest rural de la France, qui, souvent, s'est transformée en installation définitive. Mais loin de se livrer à une reconstitution historique détaillée des aléas de l'histoire coloniale franco-anglaise, l'auteure adopte un point de vue intimiste, celui du vécu d'une famille, celle de ses ancêtres. Par la récréation romanesque, elle parvient à donner vie aux reliquats des souvenirs familiaux, complétés par les sources archivistiques de Saint-Pierre-et-Miquelon et de Saint Jean de Terre-Neuve, en établissant une sorte de saga familiale qui vient apporter un regard anthropologique, mais chargé de la densité existentielle du vécu de deux personnages, sur un moment historique déterminant de la présence française et francophone en Amérique du Nord.

**Mots-cles**

Grande Pêche, Bancs de Terre-Neuve, Saint-Pierre-et-Miquelon, francophonie nord-américaine, émigration, roman historique, saga familiale.

---

\* bonolas.philippe@efb.rs

S'intéresser à l'œuvre romanesque de Françoise Enguehard peut sembler, à première vue, quelque peu paradoxal si l'on considère la problématique centrale de ces journées d'étude. Cette œuvre de recreation mémorielle de l'époque de la grande pêche à Saint-Pierre-et-Miquelon ne devrait pas trouver sa place au sein des études canadiennes. L'archipel n'a-t-il pas célébré avec éclat le bicentenaire de son rattachement définitif à la France en 2016 ? Et pourtant ce paradoxe n'est qu'apparent car l'ordre politique ne saurait à lui seul refléter la complexité des caractéristiques historiques, culturelles et sociologiques de ce territoire français d'Amérique du Nord enclavé dans l'espace maritime canadien. Il suffirait pour s'en convaincre de ne considérer ces îles que sous l'angle de la francophonie nord-américaine et là, toutes les données initiales se brouillent et l'ancrage de Saint-Pierre-et-Miquelon dans l'espace historique et culturel étudié lors de ces journées, devient évident et, pourrait-on dire, inévitable. L'auteure, elle-même, française de naissance, car née et élevée à Saint-Pierre-et-Miquelon, est aussi canadienne de Terre-Neuve, ancienne journaliste à Radio-Canada et présidente de la Société nationale de l'Acadie. Tout la prédisposait donc à être sensible à ce jeu de déterminismes complémentaires qui existent entre l'archipel français et le Canada, dimension qu'elle intègre naturellement et amplement dans ce roman.

Le roman de *L'Île-aux-Chiens* se veut comme un récit de célébration d'un passé finalement assez proche, mais pourtant révolu, celui des dernières décennies de la grande pêche liée à la French Shore, et fondé sur la recreation biographique des arrière-grands-parents de l'auteure venus s'installer dans *les Amériques* et, plus précisément, dans l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon, au cours des années 80 du XIX<sup>e</sup> siècle. Les deux personnages principaux du roman, Victor Lemétayer et sa femme Marie-Joseph, constituent par le récit de leur vie, l'épine dorsale cette saga maritime. La réussite romanesque de l'auteure est d'avoir su métamorphoser l'histoire banale de l'émigration d'un jeune Breton dégoûté de la monotonie sombre du bocage breton en la concrétisation de ce rêve du grand large que représentait la pêche hauturière sur les bancs de Terre-Neuve. Si Victor Lemétayer ne fuit pas vraiment la misère comme tant d'autres de ses congénères, il veut, en revanche, se libérer des contraintes sociologiques qu'impose encore le monde rural de son temps dont les horizons limités ne répondent absolument pas à ses aspirations. Presque vingt ans après son installation à Saint-Pierre-et-Miquelon, et malgré les aléas de son implantation, il dresse un bilan positif de sa migration : « Décidément, se disait-il, rien n'est impossible avec beaucoup d'entêtement et de patience. (Et la narratrice de reprendre son récit) Même s'il n'était pas riche, il avait réussi à faire sa vie ici, en plein jour, libéré de la noirceur physique et morale de sa Bretagne » (Enguehard 2006 : 186).

Son départ tenu secret afin de ne pas affronter l'opposition familiale, va le conduire à découvrir l'aspect maritime de la Bretagne, si proche et pourtant si éloigné, à l'époque, de cet univers rural de l'intérieur. Saint-Malo est le point

de mire, avec son port encore nimbé de l'aura épique de l'époque des corsaires ; ce port est d'une certaine façon le point d'amorce d'une vie d'aventures et de dangers telle que l'imaginaire de l'époque pouvait la concevoir. La première étape est cependant Ploër-sur-Rance, en pays de Dol ; lieu où se négocie la misère humaine avec autant d'âpreté et de brutalité qu'une foire aux bestiaux ou un marché d'esclaves :

En pays de Dol, on appelle ce grand rassemblement la « patouillette », mot souriant pour un triste encan d'espoir et de misère où les Bretonnes complètement démunies négocient avec capitaines et pisteurs pour envoyer leurs enfants au bagne du Banc comme mousse pour vingt à trente francs de denier à Dieu. (Enguehard 2006 : 29)

C'est dans ce gros bourg que les armateurs de Saint-Malo envoient leurs émissaires sachant que la main-d'œuvre sera en offre abondante car, à l'image de Victor, de nombreux jeunes cherchent par centaines à s'embarquer pour fuir la misère rurale. Et la narratrice d'expliquer : « Novice, mousse, gravier, (ils) sont prêts à tous les travaux pour quitter leur Bretagne » (Enguehard 2006 : 32). Ainsi le récit des prémices du départ de Victor devient-il le prisme narratif d'une histoire bien plus vaste, celle des terre-neuvas, variante atlantique de l'exploitation des provinces rurales de l'ouest de la France sur laquelle a reposé, pendant des décennies, la très lucrative pêche à la morue, poisson si abondant dans les eaux froides des Bancs de Terre-Neuve. Le personnage de Victor devient ainsi une sorte de lanterne portée sur une dimension historique de l'émigration française vers les côtes canadiennes. En effet, beaucoup de ces migrants qui n'auront pas succombé, chercheront, après un certain temps, à s'installer au Canada. La narratrice sent d'ailleurs la nécessité de rapporter la réflexion intérieure d'un des «pisteurs», lui-même terre-neuvas, après que Victor eut apposé sa signature au bas du contrat d'engagement. Pour lui, il s'agit d'un contrat diabolique équivalent moderne des formes d'esclavage abolies quelques décennies auparavant :

Comment expliquerait-il aux autres, le terre-neuvas auréolé du prestige du Banc, que l'odeur du fumier sur le plancher des vaches lui semble mille fois préférable à celle de la boîte et de la morue sur un pont sanguinolent? Que le temps parfois chagrin de la Bretagne vaut mieux que les graves embrumées et glaciales de Saint-Pierre-et-Miquelon ou de Port-au-Port où les jeunes graviers sont destinés à tourner, tourner sans fin de la morue puante, sept jours sur sept, sous le regard d'un garde chiourme, et pour cent cinquante francs en fin de campagne ? (Enguehard 2006 : 32)

L'autre grande caractéristique de ce mouvement migratoire était que, dans sa grande majorité, il était saisonnier, articulé sur les droits de pêche de la French Shore, au printemps et en été. Cela impliquait donc un va-et-vient régulier et

massif de terre-neuvas entre l'ouest de la France et les côtes du Canada même si, à l'époque, ni Terre-Neuve ni Saint-Pierre-et-Miquelon ne sont territoires du Canada.

Les longues descriptions des préparatifs du départ pour la saison de pêche à la morue mettent en évidence plusieurs aspects de cette histoire migratoire de l'ouest de la France vers l'Amérique du Nord. Celle-ci s'inscrit dans la longue histoire coloniale qui a longtemps vu la France et l'Angleterre s'opposer dans cette partie du monde. Or les droits de pêche de la French Shore sont comme les ultimes soubresauts de conflits bien plus amples et bien plus anciens. Ces vagues migratoires qui ont fini par s'implanter, comme le fit Victor, ont constitué comme des couches sédimentaires de l'histoire de la francophonie nord-américaine. Venant s'implanter dans ce même espace du golfe du Saint-Laurent, ces migrations sont venues compléter, voire revivifier une présence plus ancienne, celle des Acadiens, population d'origine française répartie inégalement dans tout l'espace actuel des Provinces maritimes. Et l'impact identitaire fut si vigoureux qu'il en est venu à nourrir un mythe, celui du marin courageux, héroïque, que toute une frange de la littérature de voyage et d'aventure a exploité au cours des XIXe et XXe siècles, et c'est dans ce sillage que s'inscrit aussi, à de multiples égards, le roman de Françoise Enguehard. L'impact du mythe du terre-neuvas est même si fort qu'il en affecte le langage courant par toute une terminologie afférente qui s'introduit dans le français usuel de l'ouest maritime, ainsi que le souligne la narratrice : « L'importance de ce banc dans la mémoire collective de Bretagne est telle qu'elle a donné lieu à un vocabulaire à part : un *banquais*, c'est un *navire* qui *pêche sur le banc*, *banquer* signifie *arriver sur les lieux de pêche* et *débanquer*, *rentrer en France* » (Enguehard 2006 : 55). C'est le personnage de Coudray, marin expérimenté, mais aussi initiateur qui introduit les novices, tel Victor, aux secrets et à la magie envoûtante de cet espace maritime. Bien sûr, il s'agit de distraire ces jeunes marins du cadre sordide de ce voyage interminable, mais, par-delà cette dimension première, existe la nécessité de transmettre certaines clefs de cette nature mystérieuse qui détermine avec tant d'âpreté le sort des hommes :

Sous l'eau, c'est comme sur la terre ferme : des vallées, des montagnes, de grandes plaines, des courants qui sont un peu comme des rivières. L'Atlantique, c'est une longue vallée, et à l'approche de l'Amérique se dresse un premier pic, tout seul au milieu de l'immensité : c'est le bonnet flamand. Une centaine de milles plus loin se dresse une énorme chaîne de montagne – c'est l'accro du Banc -, le bord du plateau qu'on appelle le Granc Banc. (Enguehard 2006 : 55)

Cette évocation des fonds sousmarins est bien sûr le fait d'une longue connaissance pratique d'un marin expérimenté, mais elle est aussi l'évocation mythique d'un monde qui, pour en vivre, appelle une initiation aux mystères invisibles à l'œil nu du profane. Cette description aux accents poétiques vient aussi mettre en

évidence le contraste saisissant entre le rêve idéalisant qu'entretiennent encore ces novices et la sordide réalité qui les attend et qui sera décrite sans concession :

[...] la morue passe dans le parc à poisson où Victor, enfoui jusqu'au ventre dans la masse visqueuse et sanguinolente, balloté par l'incessant roulis, décolle la morue. Il est enveloppé dans son ciré par dessus lequel il attache un tablier de toile huilée, ridicule précaution puisque la morue éventrée, lancée à la volée par les ébrayeurs, laisse partout sur lui des marques de sang et d'entrailles. (Enguehard 2006 : 66)

L'autre aspect de la réalité de la pêche que va découvrir Victor, c'est la mer elle-même, dans son quotidien de caprices et de dangers. La première tempête devient une épreuve mémorable par sa virulence et par le prix humain qui en résultera. Épreuve aussi au sens initiatique car, après cette tempête, le destin maritime du personnage est comme scellé. Cette dimension se trouve renforcée par le fait même que le marin qui l'a recruté, puis initié aux mystères de l'océan, disparaît dans cette tempête. C'est aussi la raison pour laquelle la description de cette tempête est la plus longue du roman et s'anime, par endroits, d'un souffle quasi épique dans l'évocation du combat des hommes contre les éléments déchaînés, arrimant ainsi Victor à cet univers maritime dont il tirera les moyens de sa subsistance :

Accroché aux montants du parc à poisson, Victor, toute sa fatigue envolée, observe le terrifiant spectacle : la mer est en furie, les lames se creusent davantage et les goélettes encore au mouillage sautent comme des bouchons sur ces montagnes liquides... Il manque un seul doris, celui de Joseph Coudray et de Jean Badrel, son avant. Les lames s'abattent sur le pont, faisant trembler le navire d'un bout à l'autre en un long sanglot qui secoue l'*Aimé* de la proue à la poupe. Arrivé au fond de la vague, comme assommé par le choc, le navire semble prendre un instant pour se ressaisir et remonter une fois encore à *la lame*. (Enguehard 2006 : 70)

Ce moment tragique et emblématique des conditions de vie des marins opérant sur les Bancs de Terre-Neuve sera déterminant pour le personnage qui, confronté aux impressions du premier retour en France, comprendra rétrospectivement que son choix d'une vie maritime dans *les Amériques* a été le bon malgré les sacrifices inhérents qu'il implique :

[...] Victor sent son enthousiasme renaître à la flamme qui l'a mené de Trébedan au Grand Banc et qui, après cinq mois dans le parc à poisson, l'avait peu à peu abandonné... Une chose ne fait aucun doute pour lui : malgré la disparition tragique de Coudray, malgré cette tempête effrayante qui – il l'apprendra à son retour en France – aura causé la perte corps et biens, de deux goélettes saint-pierraises, il fera sa vie à la morue. (Enguehard 2006 : 73)

Cette dimension maritime du destin de Victor est symbolique de la nécessaire capacité d'adaptation de ces vies marquées par l'émigration. Émigration qui, les premières années, est saisonnière, mais qui devient ensuite permanente. Elle reflète aussi cette sorte de versalité nécessaire et cette détermination qui, souvent, se sont traduites par une disposition d'ouverture sur l'avenir, de refus des entraves imposées par la tradition et les racines qui expliquent aujourd'hui encore certains aspects de la société canadienne comme le dynamisme ou encore la mobilité spatiale. En ce sens, Victor incarne bien l'esprit pionnier entreprenant si caractéristique d'une psychologie collective que l'on peut observer dans cette partie du monde.

Inversement, le personnage de Marie-Joseph, qui prendra cinq ans avant d'accepter ce mariage qui la conduira vers *les Amériques*, représente une autre dimension de ces pays neufs dont la civilisation est encore en formation. Elle incarne la ruralité, et donc la dimension terrienne et son corrélat temporel : la durée. Or c'est aussi une composante importante de la civilisation canadienne que cette ruralité. Que l'on se limite à l'espace atlantique du Canada, on ne peut qu'observer cette importante composante rurale qui a façonné l'Acadie au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Or ce furent les mêmes flux migratoires venus de l'ouest de la France qui peuplèrent ces régions maritimes. L'activité principale de ces colons fut avant tout centrée sur la mise en valeur des terres nouvellement occupées et ce, bien plus que l'activité maritime. Ainsi le personnage de Marie-Jo apparaît-il comme représentatif de cette dimension par sa nature tellurique, solide, stable et pragmatique. Une fois installée sur le sol *américain* de Saint-Pierre-et-Miquelon, elle ne reviendra qu'une seule fois en France, dans sa Bretagne natale, pour en rapporter ses usages, son mode de vie et même sa langue, le Gallo, que beaucoup de natifs de Bretagne parlent encore, dans l'archipel français, au moment où elle vient s'y installer. D'ailleurs si le choix de Victor s'est porté sur elle, avec cette longue épreuve de patience afin d'arracher le consentement de la famille de Marie-Jo, c'est qu'il a vu en elle l'incarnation des qualités nécessaires pour inscrire dans la durée une installation et l'implantation d'une famille : « bien bâtie, grande et forte, Marie-Joseph était l'image même de la femme robuste et en santé à qui le travail ne fait pas peur » (Enguehard 2006 : 100). De plus, à l'inverse de tant de destins échoués sur ces rivages du Canada atlantique par les effets de la misère, et la situation des Irlandais de Terre-Neuve est évoquée à de nombreuses reprises, Marie-Jo n'a pas fui une vie de pauvreté et de déréliction, elle sait « lire, écrire...et compter, bien mieux que la majorité des filles et des gars en Trébedan » (Enguehard 2006 : 100). Victor lui fabrique même un petit bureau en attendant qu'elle arrive !

Et de fait, elle sera la figure maternelle par excellence sur l'Île-aux-Chiens, par le nombre d'enfants qu'elle aura, par cette énergie pour mettre en valeur cette terre ingrate, mais encore par ces compétences médicales mêmes que

lui donne la connaissance ancestrale des plantes, de leurs vertus et donc de la capacité à soigner les malades de l'île. Elle devient, au fil du temps, une figure tutélaire suscitant respect, voire vénération comme ce fut le cas de son futur gendre, qui lui démontra une reconnaissance sans faille, jusqu'à la fin de sa vie. Mais la solidité et la stabilité du personnage se forgent contre la mer, cet élément liquide et hostile qui la rendra malade dès son premier voyage. Cette impression née de la traversée annonce le dégoût profond qui va naître en elle pour tout ce qui touche à la mer et qui commence à surgir sur les quais mêmes de Saint-Malo avant l'embarquement : « Marie-Joseph et ses parents qui regardent le *Château-Lafitte* comme s'il était rempli de tous les Korrigans et autres esprits maléfiques des histoires bretonnes » (Enguehard 2006 : 158).

Or si l'arrivée sur les côtes de Saint-Pierre-et-Miquelon suscite chez Victor une sorte d'euphorie, Marie-Jo, elle, découvre horrifiée que le mois d'avril correspond encore à un hiver glacial et neigeux recouvrant un paysage stérile :

Pour sa femme, c'est tout autre chose. Partout elle ne voit que de la neige et de la roche. Si les falaises de porphyre rouge de Saint-Pierre, garnies de maigre végétation, ressemblent au littoral breton, elles n'ont rien à voir avec le pays dinannais, Marie-Joseph est positivement horrifiée. (Enguehard 2006 : 167)

En revanche, l'auteure sait mettre en évidence le contraste entre l'habitat traditionnel de la Bretagne rurale, froid et inconfortable, avec celui de la Nouvelle France, léger, chaleureux et accueillant :

Marie-Joseph ne sait trop quoi dire. En fait, elle n'a jamais rien vu de semblable : la maison est recouverte de bardeau peint en vert, les encadrements de fenêtres et les poutres de coins sont blancs. Quelle étrange chose qu'une maison de couleur ! Le toit pointu, recouvert de feutre noir, s'agrémente en son milieu d'un pignon qui laisse place à une large fenêtre au deuxième étage. Au rez-de-chaussée, au beau milieu de la façade principale, se trouve une entrée vitrée, agrémentée de deux côtés par un escalier. (Enguehard 2006 : 171)

La maison apparaît ainsi par sa structure même comme le reflet de ces vies nouvelles et du pays qui les accueille. Sans fondations très profondes et donc, symboliquement, sans ancrage dans le sol et le temps, la maison de bois *des Amériques* accompagne la vie de ses habitants et disparaît souvent avec eux. Cet habitat des colons venus d'Europe prolonge ainsi la forme de saisonnalité de l'habitat des peuples premiers de l'Amérique du Nord. Et même si le roman ne les évoque pas, l'archipel a lui aussi été, au cours du temps, fréquenté par les Indiens Beotuk, dans sa partie nord, notamment à Miquelon. Mais il est vrai que la grande île du nord est à peine fréquentée par Victor et complètement ignorée de Marie-Jo. Les traces civilisationnelles s'influencent mutuellement même si des métamorphoses s'opèrent. La maison de Marie-Jo tombera en ruine, une fois

son habitante partie pour Saint-Pierre, mais bien avant la mort de celle-ci et sous l'effet impitoyablement destructeur des éléments marins qu'elle détestait tant.

Ce rejet du monde marin environnant par Marie-Jo est bien sûr une caractéristique du personnage, mais il cristallise aussi une dimension importante de la psychologie collective des habitants de cet archipel français. L'océan qui les entoure, qui les enclave même, est l'élément qui les fait vivre et souvent mieux qu'ils ne le faisaient en Europe, mais c'est aussi cet élément de la nature qui prélève régulièrement un lourd tribut humain sur cette population. La mort en mer est une réalité constante, elle touche bien évidemment ceux qui naviguent, mais aussi ceux qui restent constamment à terre comme Marie-Jo, mais qui sont aussi confrontés aux effets funestes de l'activité maritime. D'ailleurs ce n'est pas un hasard qu'elle, si pratiquante, observe que le grand crucifix légendaire du cimetière de l'Île-aux-Chiens tourne le dos à l'océan :

[...] la vue de l'océan et cet horizon qui, quelque part, cachait à la fois son mari, sa famille et son pays, lui causait un douloureux vertige. Elle avait aussi remarqué que le Christ en croix qui dominait le cimetière tournait le dos à la mer, enveloppant plutôt de son regard bienveillant les maisons de l'île et de la rade de Saint-Pierre. Était-ce le signe qu'Il ne pouvait rien pour les pêcheurs livrés à la merci des vagues ? L'idée la faisait frissonner. (Enguehard 2006 : 184)

Cet élément si déterminant de la vie des gens qu'est l'océan finit naturellement par orienter leur vision du monde et le rapport qu'ils établissent au temps. La fragilité de la vie toujours à la merci des éléments renforce leur goût du présent et de sa richesse instantanée face justement à l'imprévisibilité du futur. La narratrice met en évidence cette composante psychologique de la toujours très lucide Marie-Jo :

À Saint-Pierre-et-Miquelon, le bonheur, elle l'avait vite compris, devait se prendre au vol, sans hésitation. On ne savait jamais de quoi serait fait le lendemain. Une tempête, un coup de vent, un naufrage pouvait en un instant, balayer le quotidien, jetant sa déferlante de désespoir là où, la veille, le rire était roi. À cet égard, la vie sur le bord de mer était bien différente de la vie à l'intérieur des terres où les jours passaient dans une immuable uniformité. Dans l'archipel, tout était en perpétuel mouvement, et la vie soufflait au même rythme que le vent : imprévisible, avec ses sautes d'humeur, ses rafales et ses caresses. (Enguehard 2006 : 186)

Un sens du temps donc qui encourage la prudence comme chez Marie-Jo qui pondère toujours les projets de Victor, ou bien qui, paradoxalement, pousse les plus intrépides à toujours entreprendre. Victor développe ainsi une sorte d'impatience à scruter les signes du temps afin d'assurer le succès de tout ce qu'il entreprend. Qu'il s'agisse de la météorologie ou des tendances de l'histoire, il cherche à devancer l'avenir. Il pressent ainsi la fin de l'exclusivité des droits de



pêche de la French Shore et adapte ses activités en conséquence. Il commercialise ensuite son poisson directement à Halifax, ouvre un commerce, motorise son bateau, frénésie d'activité impatiente dont il sera victime et qui provoquera sa mort prématurée. Mais cet esprit entreprenant est typique de l'esprit pionnier qui anime la psychologie nord-américaine marquée justement par la mobilité psychique et physique. Si Marie-Jo tourne le dos à l'océan, Victor, lui, tourne le dos à l'Europe rurale qui, avant la Première Guerre mondiale, représente pour lui un espace engoncé dans des traditions et des coutumes qui entravent la liberté de l'homme.

En tenant ces deux personnages comme emblématiques d'une époque et d'un lieu, on met en évidence une dimension fondamentale de ce roman. En effet, à de multiples égards, ce roman des origines s'apparente au genre du roman historique. Certes on pourrait objecter que l'intention de l'auteure n'était pas vraiment celle-ci ou bien encore que la trame historique est bien mince quant aux références à l'époque évoquée. Mais c'est précisément la structuration de la trame romanesque sur quelques grands repères fondamentaux qui en font malgré tout un roman historique. Le cheminement romanesque dans son insertion dans la mémoire d'un vécu authentique fondé sur des témoignages oraux et sur des recherches d'archives, malgré la part fictionnelle, s'apparente beaucoup à la perspective anthropologique qui a guidé, entre autres, plusieurs historiens de l'école historique des Annales. Les grands repères chronologiques sont certainement évoqués mais insérés dans le vécu quotidien des préoccupations des personnages, et notamment de Victor qui est plus en prise avec les effets de l'Histoire que Marie-Jo. Il arrive au milieu des années 80 du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où l'on s'interroge sur les conséquences de la décision du gouvernement de Terre-Neuve au sujet du Bait Bill, sur la vente de la boette, ce poisson d'appât qui servait aux pêcheurs français. Ainsi se trouve introduite toute la problématique de la remise en cause de la French Shore, c'est-à-dire de ce droit de pêche exclusif pour les Français et d'installation saisonnière sur pratiquement les deux tiers des côtes terre-neuviennes. Droit établi depuis le Traité d'Utrecht, en 1713, et renouvelé en 1763 par le Traité de Paris, puis en 1816. Mais les détails historiques et les enjeux entre les deux empires coloniaux que sont encore la France et l'Angleterre dépassent, et de loin, le pêcheur qu'est Victor. Aussi la romancière de façon très réaliste n'entre nullement dans les détails qui outrepassent l'intérêt et peut-être l'entendement de Victor. Il apprend de même que l'abandon du droit d'installation s'est fait sur la base d'échanges territoriaux en Afrique équatoriale de l'ouest mais, pour lui, c'est une rumeur qui ne fait simplement qu'accroître sa haine envers Louis Legasse, représentant de Saint-Pierre-et-Miquelon au Conseil supérieur des Colonies. En plus de sa détestation pour l'exploitation que la famille Legasse impose à une grande partie de la population, Victor méprise désormais Legasse pour le peu d'influence qu'il a sur les décisions de Paris, dont il subit pleinement les conséquences. Mais

le nom du ministre, comme le détail des négociations entre Paris et Londres sont passés sous silence car cela n'intéresse pas les pêcheurs de l'archipel. Il en va pratiquement de même avec un évènement dont l'importance est encore plus capitale : la Première Guerre mondiale. Seuls les aspects vécus par les habitants de Saint-Pierre-et-Miquelon sont évoqués comme la mobilisation, le départ des soldats se joignant aux Français du Canada mobilisés eux aussi et embarquant sur les mêmes vaisseaux ; et puis les nouvelles rares égrenant les noms des nombreux morts de l'archipel sur les divers champs de bataille. Mais comme Victor meurt au début de la guerre des suites de son accident de bateau, Marie-Jo est plus en prise avec les difficultés de sa propre vie qu'avec les effets mêmes de la guerre. Elle console de nombreuses amies mais ne souffre pas dans sa chair des effets du premier conflit mondial. Or, en suivant ce point de vue, la romancière a adopté cette technique romanesque que Georg Lukacs a identifiée comme la véritable démarche du roman historique par opposition au roman à prétention historique qui fait notamment intervenir des personnages éminents d'une époque donnée afin d'ancrer la trame romanesque dans un contexte historiquement daté. Or précisément, c'est cette tentation de réécrire l'histoire qui en fausse l'authenticité. A contrario, en insérant des héros du roman que sont Victor et Marie-Jo dans un vécu banal mais recréé à partir de faits précis et authentiques, la romancière parvient à restituer de façon convaincante une époque, une ambiance, une problématique même, celle de l'émigration temporaire ou définitive de milliers de déshérités qui, plus ou moins à l'image de Victor, ont tenté de fuir la misère des campagnes de l'ouest de la France, en cette fin du XIXe siècle, par le truchement de la pêche sur les Bancs de Terre-Neuve, dans le golfe du Saint-Laurent, soit en s'installant à Saint-Pierre-et-Miquelon, soit en poursuivant vers l'ouest, c'est-à-dire les provinces francophones du Canada, ou encore en s'installant définitivement sur la French Shore de Terre-Neuve. Et c'est par cette narrativisation fictionnelle de l'histoire que ce roman de Françoise Enguehard s'inscrit parmi ces « metafictionnal postmodern novels » que définit si bien Linda Huntchean dans *A Poetics of Postmodernism* (1988).

## BIBLIOGRAPHIE

Enguehard, Françoise. *L'Île-aux-Chiens*. Éditions de l'Ancre de Marine, 2006.

Garrido, Álvaro. *A Epopeia do balcalhau*. Edições CTT, 2011.

Huntchean, Linda. *A Poetics of Postmodernism*. N. Y., Routledge, 1988.

Lukacs, Georg. *Le Roman historique* [1937], réédition Tel, Gallimard, 1989.